8°Y²
102235

RAUDA JAMIS

Le carnet à spirales

ROMAN

Presses de la Renaissance

Le carnet à spirales

8° Y²
104235

DU MÊME AUTEUR
aux Presses de la Renaissance :

Frida Kahlo, biographie, 1985.
Au-delà des cendres, roman, 1987.

823

Rauda Jamis

Le carnet à spirales

Roman

Presses de la Renaissance
37, rue du Four
75006 Paris

DL-23081988-20827
615381

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu régulièrement au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse en citant ce livre aux

Presses de la Renaissance
37, rue du Four 75006 Paris

et pour le Canada

Edipresse
5198, rue Saint-Hubert
Montréal H2J 2Y3



© Presses de la Renaissance, 1988
ISBN 2-85616-472-2

H 60-3517-4

A celui ou celle qui se reconnaîtra

Et, d'un côté et de l'autre de l'Atlantique, à
Françoise Clouzet,
Linda Danz,
Emmanuel Haro,
Elena Poniatowska,
Miriam et Mario de Salegui

Il y a diverses causes à l'amour féminin. L'attente en est une, elle aussi. On aime sa propre nostalgie et le long temps qu'on a donné. Toute femme se mépriserait si elle n'aimait pas l'homme qu'elle a attendu.

Joseph ROTH, *La fuite sans fin.*

Tout cela revient à dire que j'éprouve jusqu'à la fureur la connaissance bornée que nous avons de nous-mêmes. Nous agissons en déterminant par nos actions la vie des autres, mais nous ne connaissons pas la nôtre. C'est l'océan des approximations.

Cesare ZAVATTINI,
Lettre de Cuba à une femme qui m'a trompé.

I

Il s'appelait Nathanaël. Mais il portait mal son nom. Nom de douceur, ce ne pouvait être celui de l'homme de cette histoire. Pervers qu'il s'avéra, réducteur de tête et fils de pute, menteur à la petite semaine à longueur d'année. Assassin, oui, pas même voyou au grand cœur, de ceux qui arrivent au galop entre chien et loup sur leur monture noire, brûlés par la poussière, le vent et la solitude, au moment où l'on s'y attend le moins, entre l'*atardecer* et l'*amanecer* du sommeil, qui se saisissent de votre corps blanc, douillet et étourdi et, le sexe à fleur de peau, l'envahissent de leur odeur, le pénètrent avec tout ce qu'ils ont ramassé sur leur route durant les années d'errance, les morceaux de laiton, les attentes déçues, les bouts de ficelle effilochée qui retiennent encore quelque chose, va savoir quoi, la timbale cabossée, les porte-bonheur inventés, les cicatri-

ces, les odeurs mêlées d'autres femmes, la parole qui à force s'étiole à chaque croisement de routes, le sac de voyage usé jusqu'à la corde et le reste, violeurs tendres aux rêves fous.

Et pourtant, il s'appelait Nathanaël.

J'ai décidé d'écrire cette histoire. Je l'écrirai, ici ou là, à toute heure, en tout lieu, debout, assise, couchée, marchant. N'importe où. Dans un café, sur la banquette d'un métro, faussement protégée par les parois transparentes d'une cabine téléphonique, chez des amis, à l'abri dans une chambre d'enfant, dans l'obscurité d'un cinéma, à l'arrière d'un taxi, appuyée à un mur dans la rue, chez moi, bien sûr. N'importe où, te dis-je. Là où ça me prendra.

Elle a été en moi avec ses mots lame de poignard et l'espoir fourreau de velours. Longtemps. Des lambeaux d'elle dans les couches de ma peau, ne sachant plus, peu à peu, où j'étais, moi, si d'aventure je n'étais pas devenue elle, elle que j'avais dans la peau, et rien d'autre. Bon sang, tout s'est mélangé. Et écrire, aujourd'hui, je crois bien que c'est commencer à démêler le tien du mien.

Devant moi, le plateau rond en bakélite marron de la table est encombré d'une assiette sur laquelle une serviette de papier blanc est posée, une bouteille de Perrier, un verre rempli de glaçons qui enserrent une rondelle de citron. Un petit cendrier Heineken, vert foncé,

demeure vide. Il y a foule, dans ce café, nous sommes loin d'y être seuls. Vois-tu, je pensais que le bruit m'empêcherait d'écrire, que j'allais me sentir gênée de ce manque d'intimité, que tous les gens m'entourant, avec leurs accoutrements, leurs mimiques, leurs paquets de samedi après-midi allaient se retourner contre moi d'une façon ou d'une autre. Mais il n'en a rien été. L'histoire, je crois, était une coupe trop pleine ayant déjà commencé de déborder de moi et le goutte à goutte devient, une minute après l'autre, torrent qui est plus fort que le reste. Le moment est venu parce que je n'en peux plus.

Dans les spirales de fumée, le brouhaha de conversations convenues ou incertaines, les pieds de chaise raclant le sol, les relents de café expresso, de chocolat chaud et de Martini mêlés aux effluves de parfums d'une chevelure de femme enlevant son manteau, de petits haut-parleurs suspendus au plafond vert amande diffusent une vieille chanson chantée par une voix féminine rauque et traînante. « *She hangs her head and cries in my shirt.* » Elle incline sa tête et se met à pleurer sur ma chemise. « *She must be hurted very badly.* » Elle doit être rudement blessée. « *Tell me what is making you sadly.* » Dis-moi ce qui te rend triste. « *Open your door, don't hide in the dark.* » Ouvre ta porte, ne te cache pas dans le noir. « *You're lost in the dark, you can trust me.* » Tu es perdue dans le noir, tu peux me faire confiance. Je me dis que ce n'est pas une chanson pour soir de février, où la lumière penche vers le printemps, et le froid, encore, vers l'hiver (à moins que ce ne soit précisément la chanson adéquate). A travers les verrières qui, à mi-hauteur du mur, laissent voir le ciel par-dessus les toits d'immeubles bas, je le vois gris pâle et rose, et ce rose

est encore mouillé des gouttes de pluie dont il a été gorgé toute la journée. Le passage entre l'hiver et le printemps, dès lors qu'il se laisse deviner, vous remplit l'âme d'une sorte d'onomatopée languide, notre bouche s'entrouvre telle celle du poisson hors de l'eau mais ne peut émettre aucun son, et l'on a un serrement au cœur. La nostalgie, un sentiment entre ciel et terre.

Chaque histoire horrible commence en beauté. En beauté. Elle commence par une danse des masques divine, raffinée, fascinante (et ridicule, aussi, à la première fissure).

Celle qu'un jour tu vas écrire et celle que j'ai entrepris d'écrire peuvent débuter de la même façon, à quelques virgules près. Tu me vis et pensas immédiatement : « Cette femme sent la littérature de la tête aux pieds. Et elle a de ces yeux... ! » Je te vis et pensai sur-le-champ : « Il est littéraire dans chacun de ses mouvements, dans chacun de ses mots. Et quels yeux il a ! »

Le garçon de café est passé devant moi et a emporté l'assiette avec la serviette en papier blanc et la bouteille de Perrier vide. Il reluquait le verre haut avec les glaçons à demi fondus sur la rondelle de citron un peu écrabouillée lorsque je lui ai demandé s'il pouvait prendre la suite de la commande. Il a levé les yeux.

— Une coupe de champagne. Avec la bouteille enveloppée dans un torchon blanc et tout, lui ai-je dit. Le grand jeu.

Mes voisins, un couple d'homosexuels qui admi-

raient un sac en cuir vert que l'un d'eux venait d'acheter et discutaient du temps qu'il lui faudrait pour se patiner, m'ont dévisagée. Je leur ai fait un sourire en coin et me suis replongée dans la feuille format raisin pliée en deux (quatre faces, donc) sur laquelle je suis en train d'écrire. J'écris d'une écriture de cochon avec un feutre Conté qui commence à épuiser son encre sur un papier tout corné, le seul que j'ai trouvé dans mes affaires lorsque l'envie d'écrire m'a prise.

Mais peut-être bien que maintenant, passé ce premier moment de communion amoureuse entre les prunelles de nos yeux, ton récit et le mien divergeront. Sans doute, même.

A l'époque, j'habitais à la campagne. J'avais fait un voyage de quelques jours à Paris. Tu travaillais dans une ambassade où j'étais allée déposer une demande de visa, mais une complication administrative s'était ensuivie. On me fit attendre un moment, dans une antichambre de ton bureau. Je regardais mes bottes rouges couvertes de boue et de traînées blanches abrasives dues au sel déversé sur les routes : le sud de la France était sous la neige et j'en arrivais tout droit.

La porte de ton bureau s'est ouverte et une secrétaire, tenant la poignée, m'a invitée à entrer avant de s'esquiver.

En costume trois-pièces gris, tu te tenais debout derrière une grande table. Impeccable, l'homme, diplomate jusqu'au rasage de près, aspergé de parfum à dominante vétyver. (J'ai pensé à mes bottes.) Tu as

contourné l'imposant plateau en acajou brillant parsemé de quelques chemises en carton pastel côtoyant une pile de journaux, et tu as fait un pas dans ma direction. J'ai fait un pas dans ta direction, moi aussi, mais j'ai failli ne pas pouvoir le faire. A l'instant précis où mon regard s'était posé sur toi, en effet, j'ai cru que j'allais tomber à la renverse. Rien que ça. Foudroyé, mon pas ; foudroyée, ma tête ; foudroyé, mon corps, et comment. Et longtemps après, chaque fois que cette image m'a traversée, je n'ai eu que ces mots, toujours, toujours les mêmes : *la première fois que je l'ai vu, j'ai failli tomber à la renverse*. Oh, mon amour, *à la renverse*.

C'était au mois de février, voilà exactement deux ans.

Le garçon, veste noire et blue-jean, se glisse non sans peine entre les tables trop serrées et les clients qui, debout dans les étroits passages, en vain cherchent une place libre. Il lève au-dessus de sa tête le plateau en métal argenté où est posée ma coupe solitaire. Il tient à la main la bouteille de champagne que le torchon blanc enveloppe. Au moment où il me sert, inévitables, les regards convergent vers les bulles du liquide doré qui s'accrochent aux parois de verre. Puis ils me dévisagent, cherchant à percevoir dans mon choix la fête secrète que je célèbre ou la fortune dont je suis peut-être l'héritière. Je lève la coupe pleine à hauteur de mon front et me replonge dans mes lignes noir délavé.

Par les haut-parleurs, la même voix me parvient. Elle est très basse, un peu métallique. Les bulles de champagne frais éclatent sur le bord de mes lèvres. « *Beware*

of darkness. » Attention à l'obscurité. On dirait une chanson des Beatles façon blues. « *Beware of sadness... Take care...* » Attention à la tristesse... Prends soin de toi... Il y a tant de monde ici, ces quelques dizaines de degrés par individu multipliés par une bonne centaine de personnes, il fait si chaud que j'enlève ma veste et la pose en boule sur le radiateur derrière mon dos. Je porte un pull-over jaune et un bandeau assorti noué dans les cheveux. Une gorgée de champagne, deux. « *Beware of madness.* » Attention à la folie.

Le garçon a lorgné ma coupe vide et nos regards se sont croisés. Je lui fais signe de me resservir. A trois reprises, le scénario se répétera. Il me sourit. Aujourd'hui, je suis une bonne cliente. « *Beware of sadness.* »

Cela fait deux ans aujourd'hui, jour pour jour, que nous nous sommes rencontrés. Sûr que je dois avoir quelque chose à fêter. Fût-ce ma défaite.

II

Les *Variations sur un thème de Frank Bridge, pour orchestre à cordes, Opus 10*, de Benjamin Britten, et particulièrement la *Marche funèbre*, juste après le *Moto Perpetuo*, vers la fin, me foutent toujours en l'air. Ce qui est une façon peu sophistiquée de dire qu'elles m'enchantent. Il est tard. La nuit se tient, noire et moutonneuse, à l'orée de ma fenêtre ; ma fenêtre surplombe la ville. Je n'habite plus à la campagne.

La pièce — pour ne pas l'appeler bureau — où j'écris baigne dans une lumière jaune à cause de la tulipe en verre soufflé de la même couleur, striée de noir, d'une lampe des années trente dont je me suis entichée un jour chez un antiquaire de la rue Vieille-du-Temple, dans le quartier du Marais. C'était un dimanche. Je porte le même pull-over jaune que j'arborais l'autre jour dans le café, on peut dire que je suis

dans les tons. Je n'arrive pas à savoir s'il fait chaud ou froid, le chauffage est donc allumé. Je n'avais rien à dîner, alors j'ai bu du thé noir à la cannelle et aux clous de girofle qu'une amie m'a envoyé d'Allemagne pour mon anniversaire dans un paquet qui contenait aussi une broche en strass que j'ai accrochée au ruban d'un chapeau noir suspendu dans l'entrée. Il est délicieux.

Il est deux heures du matin et les violons strient l'air tout autour de moi. A leur contact, l'air n'est plus de l'air, il a une densité autre dans laquelle chaque stridence de la musique peut s'ancrer. Dieu sait si c'est invisible et Dieu sait si c'est charnel pourtant.

J'obtins l'accord de principe pour mon visa grâce à toi, Nathanaël, avec les clauses spéciales que je voulais y voir figurer en annexe pour voyager dans ton pays. Mais je n'aurais pas à m'en servir ; jamais je ne m'y rendrais.

Je repartis à la campagne. Quelque chose en moi était chamboulé et je ne savais pas encore trop bien quoi.

Mon premier pas — ou ma première erreur — fut de commenter à un ami la visite que je t'avais faite. Il se trouva qu'il te connaissait.

— Dis-lui qu'il a de beaux yeux, lui dis-je en forme de boutade. Dis-le-lui de ma part.

Après un bref silence, mon interlocuteur me répondit :

— Ma chère, tu veux rire ? Ton message, tu le lui transmettras toi-même.

Et c'est ce que, sans plus attendre, je fis. Je composai le numéro de l'ambassade, demandai à te parler. Le « vous patientez deux secondes ? » de la secrétaire me fit sourire. Il était dans le droit fil. Je patientai, bien sûr. Et ta voix me parvint. Nous échangeâmes des propos convenus, très rapidement, fixâmes un rendez-vous pour la semaine suivante afin de conclure la question bureaucratique. Et soudain, tu enchaînas en lisant un chapitre de ton livre (j'ignorais que tu étais écrivain).

— Ecoute-moi, un extrait. J'ai reçu un exemplaire ce matin.

(J'ai bien remarqué que tu me tutoyais, mais je ne l'ai pris que pour ce que c'était : une marque culturelle de ton pays, plus latin que le mien.)

Après la *Marche funèbre*, suivent le *Chant* et la *Fugue et finale*. J'ai refait chauffer de l'eau dont j'ai rempli la théière sans rajouter du thé. J'ai remis les *Variations* au début, puis, sautant les *Variations et thème*, j'en suis tout de suite venue à l'*Adagio*.

Tu avais une voix merveilleuse. Le genre de voix qui sait qu'elle est merveilleuse. Bien placée, juste, n'accrochant sur aucune difficulté phonétique, le timbre viril et tout le saint-frusquin. L'*appoggiatura*. Chaque phrase

interprétée *moderato cantabile assai*, et les silences, soupirs, demi-soupirs, inspirations d'une bouffée de cigarette écorchant la fin d'un mot d'une voix légèrement rauque et le rendant plus intime, toutes choses en bonne place. Les composantes sans altération de la séduction parfaite. Tous les éléments du leurre ou du bonheur. A pile ou face. Et moi *commossa*. A l'ouïe, faisant mes premiers pas dans l'apprentissage de la romance.

D'une voix lente, tu avais commencé : « Il y a deux versions. La première, la plus viable, est celle d'un détachement coupable et d'une colère. L'autre, qui n'a pas de lien avec la première, nous dit que Julian chercha la manière la plus compliquée pour sortir de Berlin. A partir de ce moment, ses "symptômes d'anormalité" commencent à clairement apparaître... »

Tu me téléphonas cinq fois cet après-midi-là, et à chaque fois tu repris ton récit à l'endroit précis où tu l'avais laissé lorsque tu avais raccroché la fois d'avant. Ta méthode m'impressionnait. Tu ne me connaissais pas et tu étais en train de me lire des passages entiers de ton livre. Je ne me sentais nullement flattée, non, de la confiance en moi que ton geste manifestait. Je sentais que l'enjeu n'était pas mon écoute, mais quel était-il, je me le demandais. Dans la délectation de lecteur qui mouillait ta voix, je penchais pour l'hypothèse que c'est pour toi que tu étais en train de lire. Juste une intuition.

Ton consul se dessinait peu à peu. Dans quelle Allemagne, entre quelles guerres ! Intellectuel, froid, pragmatique, pardessus coupable, mégot point lumineux de la survie et paupières à l'abandon. Le dos voûté faisant carapace, et dans cette carapace pensante et discursive, ses mots aux trousses de sa lâcheté d'homme.

Un être gris que son centre de gravité entraînait vers la fatalité.

Et mon consul à moi, c'est-à-dire toi, entre deux rendez-vous ou sonneries de téléphone, confortablement calé dans son fauteuil en imitation cuir, derrière son bureau où somnolaient quelques dossiers urgents masquant les feuillets sous tes yeux, la face gauche du visage éclairée par une double fenêtre sans rideaux fermée, lisant son livre à une inconnue, à distance. Les phrases se succédaient dans un flot ininterrompu qui ondulait autour de toi, se faufilait jusqu'à se lover en toi et te tenir chaud. Tu ne te livrais pas à moi, au fond, j'étais le témoin muet d'une histoire qui allait de toi à toi.

Mon consul, comme tout bon écrivain pris au piège par une image de lui qui, sans trop de grincements, pourrait faire corps avec un certain nombre de fantômes tutélaires de la littérature internationale, avait dans la vie embrassé la carrière diplomatique et y avait jeté aussi ses personnages. C'était d'un bon rapport qualité/prix. (Et voici que j'entre dans la danse d'une certaine façon, moi aussi. *Ora pro novis.*)

Entre deux pages, je me lève. Je lâche la *Marche funèbre* pour la *Sarabande sentimentale* (*poco lento e pesante*) de la *Simple Symphony* qui ressemble, de loin en loin et version moderne, à l'*Adagio* d'Albinoni.

Emotive assez, toute cette musique du vieux Britten, transperçante dans les limites d'une passion modérée, cornes de brume, pas sur une terre sèche ridée par le froid et sang très rouge intra-muros. La seule musique que certains silences peuvent aujourd'hui contenir. Que certains états du corps peuvent aborder, quand bien même ce serait pour une plus grande fusion avec

le son et donc sans issue, mais on n'a pas toujours le choix.

Je savais déjà qu'il était le genre d'homme pour lequel on se serait damnée. Dès le premier regard je l'avais su. Pourtant, il était fou. (Et ne serait-ce pas pour cela, précisément ?) La cassure qu'on percevait en lui était telle qu'elle résonnait dans le subconscient sans qu'on eût prise sur elle ou sur lui. Sa cassure et votre subconscient, dans cet espace étroit et déterminé où l'éclat précis et pointu du coup de foudre était tombé, faisaient la paire. Son délire plongeait dans les zones de votre être qui, en toute conscience, jamais ne souhaiteraient être mises à vif.

Ils s'étaient flairés plus loin que nous-mêmes et s'aimantaient avec une force qui pouvait tout balayer sur son passage, ou presque. Et ainsi en fut-il.